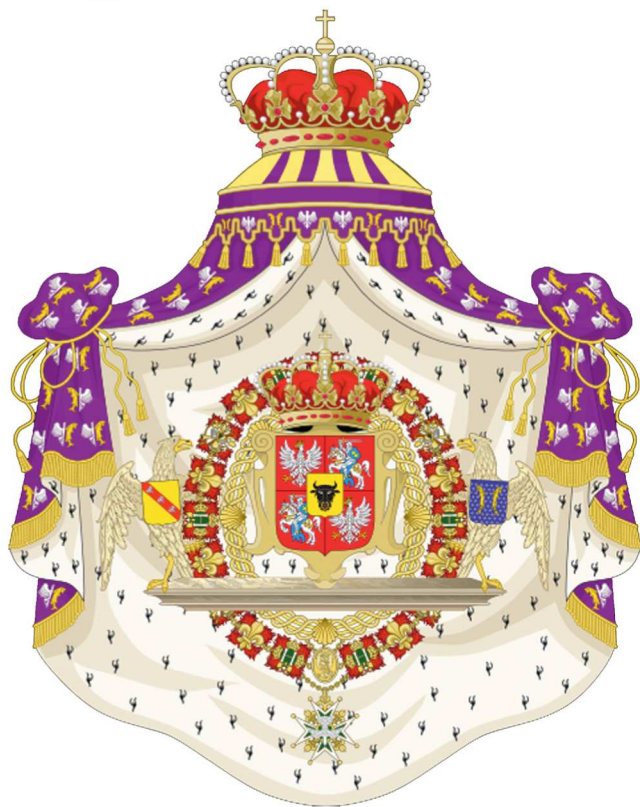


Yves Cirotteau



JEAN PIERRE TERCIER

- L'HOMME DE L'OMBRE, L'ESPION DU ROI -

TOME 1



Yves Cirotteau

Jean-Pierre Tercier

L'homme de l'ombre

L'espion du Roi

Tome 1

Éditions EDILIVRE APARIS

93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4947-4

Dépôt légal : août 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

PREFACE

Étant un lecteur fidèle et zélé d'Yves Cirotteau, toutes les occasions de le lire me paraissent devoir être ressenties comme un bonheur.

Ce petit opuscule, dont le fond est authentiquement historique, même si l'auteur y a laissé vagabonder sa fertile imagination, est le dixième que nous devons à sa plume inspirée et verveuse. Outre son style alerte, on y appréciera sa documentation fouillée, tant sur le Paris du XVIII^e siècle, que sur les châteaux polonais, qu'il paraît avoir visités en détail, tant il les représente avec vivacité et authenticité.

Yves Cirotteau nous avait habitués à des ouvrages plus graves, parfois même très spécialisés, comme sa superbe monographie sur les fractures de la diaphyse fémorale, ailleurs un peu ésotériques comme dans ses japonaiseries.

Et il est vrai que, dans sa première vie, il a été chirurgien orthopédiste, ce qui explique peut être son goût et ses connaissances pour la menuiserie et l'ébénisterie. Mais déjà, en chirurgie, il a su embrasser la spécialité dans toutes ses acceptions.

Ainsi, non content de clouer, d'aléser, de visser et de brocher le squelette de ses contemporain(e)s, a-t-il largement dépassé les limites du bloc opératoire ; en effet, d'une part, il s'agit d'un chercheur émérite, qui a fait faire un pas de géant à l'ostéosynthèse en démontrant, puis en industrialisant l'apport des madrépores et du corail à la cicatrisation et au « cal » des fractures, notamment les fractures du col des femmes âgées, dont beaucoup, grâce à ses soins et après même qu'il a raccroché les gants, continueront de bénéficier, grâce à ses travaux, d'une remise sur pieds rapide et d'une consolidation accélérée.

Mais il a également envisagé la chirurgie par l'autre bout de la lorgnette, c'est-à-dire la conception d'un hôpital moderne ; c'est lui qui a conçu l'architecture, la distribution, la stérilisation, la circulation des fluides de l'hôpital de Djeddah, qui reste à ce jour l'un des plus attractifs du Moyen-Orient.

Rien ne prédisposait donc ce scientifique précis et réfléchi à devenir un conteur. Et pourtant, la métamorphose a été parfaitement réussie, l'auteur étant aussi à l'aise dans les intrigues de cour ou dans les bouges de l'île Saint-Louis que devant une table d'opération. Il dissèque pour nous la vie et les mœurs de Stanislas Leszczynski et de ses entours avec de grands bonheurs de style, nous donnant grande envie de connaître la suite de leurs aventures.

Puisse le succès mérité de cet ouvrage lui donner envie de lui assurer rapidement une suite, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs.

Jean-Fred Warlin.
Chirurgien

INTRODUCTION

Ce livre est un roman tiré de l'histoire. J'ai voulu rendre hommage à un homme de l'ombre, un de ces personnages secrets que l'histoire retient – sans doute dans les livres – mais que la gloire n'atteint ni de leur vivant ni même après leur mort.

Jean-Pierre Tercier était pour moi, un parfait inconnu. Un de mes amis, Jean-Fred Warlin, qui exerça comme moi le noble métier de chirurgien, passionné d'histoire a écrit – sous la direction de son maître de thèse le Professeur Lucien Bély – un mémoire sur cet homme discret.

Il m'en a parlé avec un tel enthousiasme que je n'ai pu résister au plaisir de le mieux connaître. Hélas, comme pour celui qui m'est devenu de jour en jour un peu plus familier, je n'avais retenu de l'histoire que quelques rudiments, appris quelques dates et grands événements qui m'avaient particulièrement marqué ou que nous avons vécu.

C'est ainsi que, sous la surveillance bienveillante de mon mentor et une patience indulgente envers le néophyte que je suis, ce livre a lentement pris corps.

Que le lecteur, spécialiste de la Pologne, veuille bien me pardonner si, de temps en temps, je ne colle pas parfaitement à l'histoire. J'ai également inventé des situations, écrit des dialogues qui ne se sont sans doute pas produits mais qui auraient pu se produire.

C'est ainsi que se sont – peut être – rencontrés dans le salon de madame la marquise de Lambert, Voltaire, Montesquieu, Piron et bien d'autres cocotes. Leurs conversations reproduisent les mots exacts qu'ils ont employés en d'autres temps et que je leur ai empruntés pour la circonstance. J'ai essayé de n'en point trahir l'esprit.

Certains passages viennent de mon imaginaire – comme une sorte de fiction. Comme je n'ai aucune prétention à me hisser à la hauteur du professionnel de l'histoire, je me suis placé au niveau de l'écrivain avec sa part de rêve et d'inventivité. C'est dans cet esprit que l'amateur que je suis demande l'indulgence du professionnel que je ne suis pas.

J'espère contribuer d'une façon que j'ai souhaité aussi ludique que possible, à une meilleure connaissance de cet extraordinaire personnage, travailleur acharné au service d'un roi – contestable certes – qui lui avait confié la tâche difficile d'être l'un des membres et le premier directeur de son cabinet secret.

CHAPITRE I

Au 3 de la rue du Pont aux Biches, un jeune garçon se prépare à aller à la messe, comme tous les matins. Dehors, le vent souffle et la brume s'étale dans les ruelles malodorantes du Marais. Il fait froid en ce matin d'hiver.

L'enfant fait une rapide toilette, passe des habits de grosse toile, souffle la chandelle, et descend lentement l'escalier en écartant les jambes pour ne pas faire de bruit. Il ne peut toutefois éviter le grincement de quelques planches de bois mal jointives.

Il les connaît par cœur ces marches. En partant du palier, c'est la troisième d'abord, la plus trompeuse. À la voir, elle paraît solide, bien encastrée. En fait, le bois en a séché trop vite. Il se hisse sur ses bras en tenant la rampe et l'enjambe.

Ce matin, absorbé par la tâche qui l'attend, il est distrait et, au moment où il va, enfin, atteindre le rez-de-chaussée, il oublie la dernière et pose le pied un peu trop au centre. Il lui semble que le bruit va réveiller toute la maison. Il s'arrête, le pied en l'air, et retient sa respiration. En fait, rien ne bouge. De la

chambre des parents il perçoit un ronflement régulier.
Le père dort.

Rassuré, il saute légèrement sur le sol pavé de dalles inégales. Sa mère est déjà devant le fourneau. Elle lui tend un grand bol de bouillie d'orge mélangée de miel.

– Dépêche-toi, tu vas être en retard.

Elle regarde son enfant avec admiration et un certain orgueil.

– Celui-ci ira loin, pense-t-elle.

*

* *

La veille, elle avait reçu la visite de l'abbé Bonour, curé de Saint Nicolas des Champs. Tout essoufflé, il s'était jeté sur une chaise qu'elle avait, tout juste, eu le temps d'avancer.

– Madame, je dois parler de votre fils à votre mari.

– Il ne va pas tarder.

Il se leva, prêt à s'en aller :

– Je suis pressé. Dites-lui de venir le plus tôt possible.

Elle avait regardé le prélat d'un air inquiet.

– Que se passe-t-il ? Jean-Pierre n'a rien fait de mal, au moins ?

Il s'épongea le front.

– Non, Madame. Il n'y a rien de grave. Votre fils est le garçon le plus doué que Dieu, dans sa grande bonté, m'a fait la grâce de m'envoyer.

La mère poussa un soupir. La porte s'ouvrit brusquement. Un homme d'une quarantaine d'année

entra et, ne voyant pas le visiteur, plaqua deux gros baisers sur les joues de son épouse et lui claqua affectueusement les fesses. Personne ne sut si elle en rougit de plaisir ou de honte (en raison de la visite du prélat).

– Holà, madame mon épouse, j'ai faim.

L'abbé se leva.

– Ah, pardon l'abbé, je ne vous avais pas vu, dit l'homme d'un air dégagé, qu'y a-t-il pour votre service ?

Le curé se rassit, finalement pas si pressé que cela. En fait, il n'osait pas s'avouer que le visage et les bras nus de Madame Tercier, jeune femme appétissante, avaient fait surgir dans un coin de son cerveau, quelques pensées diaboliques qui ne sont pas de mise chez un homme de robe. Quoique ! Se reprenant, il dit d'une voix ferme :

– Monsieur Tercier, il faut que nous parlions de votre fils.

– Maman, sers-nous à boire. Je vous écoute l'abbé.

– Je veux prendre votre fils à mon service. C'est un garçon exceptionnel. Depuis qu'il me sert à l'église, il connaît la messe par cœur. Je l'instruirai des auteurs classiques latins et grecs. Dans mon école, on apprend tout ce qu'il faut savoir sur les anciens. Il recevra une solide instruction religieuse. J'ai la chance de posséder quelques ouvrages de la bible en hébreu avec laquelle il se familiarisera. J'ai demandé à un clerc d'instruire les jeunes en droit ; de même, un de mes paroissiens est habile dans les sciences modernes.

Il ajouta avec fierté :

– Notre bibliothèque comprend le « Traité de Physique » de Monsieur Rohaut et les « Expériences de Physique » du Dr Polinière.

Le visage du bonhomme qui lui faisait face, refléta une grande perplexité. Il ne savait rien de ces savants qui semblaient pourtant si familiers à son interlocuteur. Mais il avait un sens profond de ses possibilités et de ses limites. Lui, il a les pieds sur terre.

– Je vous écoute, Monsieur l’abbé, mais Jean-Pierre sera comme moi, il fera du commerce. Il deviendra un honnête marchand et ce sera déjà bien s’il sait profiter de mes leçons d’endurance et de persévérance dans ce qu’il entreprendra.

L’abbé regarda la femme :

– Madame, votre enfant doit aller beaucoup plus loin que simple boutiquier, malgré, monsieur, tout le respect que je vous dois.

– Monsieur l’abbé, je vous remercie de vouloir nous aider, mais d’abord, je ne sais pas qui sont ces messieurs dont vous me parlez et ce que cela apportera à mon fils d’apprendre leurs pratiques.

L’abbé se tourna vers la femme et dit, avec la ferveur de celui qui veut persuader :

– Madame, votre fils seul décidera de la voie qu’il entend suivre. Il apprend avec une rare facilité. Je l’ai surpris, juste avant de servir la messe, assis sur un tabouret de la sacristie tellement absorbé par la lecture qu’il ne s’est même pas aperçu de mon arrivée. En m’approchant, j’ai sursauté. Il tentait de déchiffrer la bible dont je venais de recevoir un exemplaire en hébreu ! Vous vous rendez compte !

Le marchand se leva :

– Et vous croyez l’abbé que c’est avec votre hébreu qu’il tiendra mieux mon négoce ?

L’abbé soupira et reprit :

– Mais il n’est pas fait pour tenir un négoce ! C’est un garçon qui peut mettre toute son intelligence et ses capacités au service de son pays.

Le marchand retomba lourdement sur sa chaise, le souffle coupé par la surprise. Insistant sur les mêmes mots :

– « Au service de son pays », comme vous y allez monsieur, dit-il moqueur. Si vous ne portiez pas l’habit – veuillez me pardonner – je vous jetterais dehors.

– Mais pourquoi, à la fin ? dit l’homme de foi en haussant la voix.

L’homme se pencha en avant, et se soulevant sur ses bras :

– Parce que, l’abbé, les études coûtent cher. Elles sont sans doute gratuites chez vous, mais après. Si vous lui donnez le goût de l’étude – comme vous dites – il faudra bien qu’il les continue. Qui le prendra en charge dans ce cas ? Nous avons déjà beaucoup de difficultés à vivre de mon travail ; s’il faut – en plus – payer une bouche inutile, nous ne nous en sortirons pas. Et puis, s’il abandonne en cours de route, nous aurons perdu du temps et, ajouta-t-il d’un air las, nous n’en avons vraiment pas besoin.

Le curé sortit un large mouchoir et s’épongea à nouveau le front. Il comprenait que la partie engagée était loin d’être gagnée. Levant les yeux au ciel, comme s’il implorait son aide, il reprit :

– Monsieur, il est exact que – dans ma modeste école – l’instruction est gratuite.

Il regarda son interlocuteur droit dans les yeux et, d'un ton mesuré en détachant ses paroles.

– Je m'engage à ce qu'il obtienne une bourse et à trouver un collègue assez digne et sérieux dans son enseignement pour lui confier votre petit prodige et le mener aussi loin qu'il plaira à Dieu.

Le regard, les paroles du curé, dites d'un ton mesuré, firent grande impression. Les parents se regardent en silence. La maman s'approche de son mari et pose doucement sa main sur son épaule.

– Je vous remercie de votre intérêt pour Jean-Pierre, Monsieur l'abbé, mais c'est une décision difficile que vous nous demandez. Accordez-nous quelque temps de réflexion.

Cette fois, c'est au tour du prêtre de se lever.

– Bien, mais ne tardez pas trop. Les cours ont déjà commencé.

C'est ainsi que le jeune Tercier, quelques jours plus tard, franchit la porte de la cour de l'école de l'abbé Bonour.

*

* *

L'abbé Bonour est un excellent pédagogue. Il est convaincu – chose très rare à son époque – que c'est par la douceur que l'on tire le meilleur parti possible des élèves. C'est lui qui guide son jeune protégé dans ses lectures. C'est lui qui, en personne, corrige ses cahiers. C'est encore lui qui, le soir après les cours, le retient lorsque celui-ci ne comprend pas. Il obtient des professeurs – chaque fois que nécessaire – qu'ils restent tard pour revenir soit un point d'histoire, de

géographie ou de mathématiques que l'enfant n'a pas compris.

Le garçon a une mémoire lui permettant de retenir sans effort ce qu'il apprend. Il lui suffit d'une seule lecture pour en restituer le texte, à la virgule près. Il est aussi doué dans les sciences modernes, notamment mathématiques, que dans les lettres et les langues – il en apprendra une douzaine.

*
* *
*

Ces dons lui valent à la fois l'admiration et le respect de certains de ses camarades, mais lui attirent aussi la jalousie de certains autres. Il comprend ce que le mot de « classe sociale » veut dire.

– Ah, l'bâtard, il paraît que t'es le coquin du curé lui lance un petit noble du quartier. Moi, c'est à coups de perches dans le cul que je vais te faire rentrer tes leçons !

Le garnement se jette sur Tercier. Celui-ci, ayant appris à se battre avec les galopins de sa rue attend patiemment que l'autre, énervé, soit sur lui. Esquivant facilement le poing, il lance une droite qui frappe le gamin en pleine figure et lui fait exploser le nez.

Il n'a pas réfléchi à ce qu'il faisait et aux conséquences de son geste. L'autre l'avait attaqué, il n'avait fait que se défendre. Le lendemain, deux soldats du guet se rendent à la porte du collège.

Ils s'adressent au portier :

– Conduis-nous auprès de l'abbé, bonhomme.

– Monsieur l'abbé n'est pas là, répond celui-ci avec une pointe de mépris.

– Bien, nous l’attendrons.

Le portier, un brave homme, tout dévoué à celui qui l’avait recueilli lorsqu’il était orphelin, se force à marcher lentement. Il se dirige vers l’église. Il trouve l’abbé dans la sacristie.

– Veuillez me pardonner de vous déranger, Monsieur l’abbé. Deux soldats voudraient vous parler. J’ai dit que vous n’étiez pas là.

– Bien. Merci, mon ami. Laissons-les attendre.

*
* *
* *

L’abbé les reçoit dans son bureau au presbytère.

– Monsieur l’abbé, l’affaire qui nous amène est grave.

– Je vous écoute.

– L’un de vos élèves, le jeune Tercier, a agressé – selon les dires du marquis de Belallure – l’un de ses fils étudiant dans votre collège. Il a porté plainte.

– Vous me surprenez. Tercier est l’un de mes meilleurs élèves. S’il a fait ce que vous me dites, il doit y avoir une bonne raison. Je vais l’interroger et je viendrai, en personne, vous en rendre compte.

– Monsieur l’abbé, allez le chercher, je vous prie. Cette affaire n’étant pas de votre compétence, nous avons reçu l’ordre de le mener céans auprès du juge.

– Bien. Messieurs attendez-moi là.

– Nous vous accompagnons.

– Messieurs, jamais un soldat n’a pénétré dans l’enceinte de mon école et, ajoute l’abbé d’un ton qui n’admet pas de réplique, je ne le tolérerai pas.

*
* *

L'abbé revient accompagné de trois garçons.

– Messieurs, voici le jeune Tercier, Jacques Marin et le fils du marquis de Belallure. Lorsqu'il y a une plainte, il faut entendre toutes les parties. Interrogez-les, mais ce sera en ma présence.

Après avoir entendu les témoins, les soldats s'en vont sans inquiéter le jeune garçon. De leur rapport, il ressort que le jeune agressé est tombé en glissant sur une fiente, et que son nez a malencontreusement heurté le sol. C'est pour se venger des excellentes notes de ce roturier qu'il a inventé cette histoire.

*
* *

Lors d'une pause, l'abbé convoque les trois garçons. Il les reçoit séparément.

– Monsieur Belallure, je ne saurai tolérer et encore moins admettre des incidents de ce genre. C'est la première, et ce sera aussi la dernière fois, que je vous avertis. Vous êtes ici pour vous instruire. Au lieu de vous battre, mettez donc toute votre énergie à apprendre ce que nos excellents maîtres tentent vainement de vous enseigner. La prochaine fois, je vous renvoie. Avez-vous bien compris ?

Le gamin baisse la tête.

– Regardez-moi quand je vous parle. Bien. Maintenant, allez rejoindre vos camarades.

*
* *

Il reçoit Marin avec un bon sourire.

– Merci, mon jeune ami, de votre courage. En prenant la défense de votre compain, vous avez pris un risque. Si vous savez résister à la peur de vous compromettre, votre avenir est assuré. N’hésitez pas à venir me trouver. Restez tel que vous êtes. Au revoir.

*
* *

C’est au tour de Tercier.

– Mon jeune ami, j’ai eu peur pour vous. Vous rendez-vous compte de la gravité de votre geste ! Lever la main sur un noble – même de petite noblesse – est un délit très grave. Bien d’autres se sont retrouvés au Châtelet pour moins que cela. L’arbitraire est chose courante chez ces gens là. Soyez très vigilant à l’avenir. D’ailleurs, rien ne dit que l’affaire est close. Vous dormirez ici où vous ne craignez rien. Je vais faire prévenir votre famille.

Nous allons veiller à votre éducation dans le maniement des armes. Cela peut, un jour, vous être utile. Je me charge de tout, ajoute-t-il doucement devant le mouvement de recul de son élève.

– Monsieur l’abbé, vous avez tant de bonté que je ne sais comment vous remercier.

Prenant un air sévère que contredit le sourire qui accompagne ses paroles, l’abbé conclut :

– Mon fils, ma meilleure récompense sera de vous voir accomplir de grandes choses car je ne doute pas

que le destin vous ait choisi. Je remercie Dieu chaque jour d'avoir eu le privilège d'être le premier à vous guider. Allez, mais – j'insiste à nouveau – soyez prudent.

Et, l'air complice, il ajoute avec un bon sourire :

– Racontez-moi par le détail comment vous avez corrigé ce sacripant.

Avant qu'il ne sorte, l'abbé le bénit.

EXTRAIT

